

**VICTIMES DE
VIOLENCES SEXUELLES :
PARLER, OUI...
MAIS APRÈS ?**

PLAINPICTURE/DORSCHLEN, ANKE

Si la libération de la parole est essentielle à la reconstruction, elle a aussi un coût psychologique important pour les victimes. Plus encore lorsqu'elles sont exposées dans des affaires impliquant des personnalités publiques. Parfois niées, culpabilisées, menacées, comment parviennent-elles à traverser cet autre cataclysme ?

PAR **SÉGOLÈNE BARBÉ**



Elle fait ça pour la gloire ou pour l'argent », « Pourquoi n'a-t-elle pas parlé plus tôt ? », « En l'accusant, elle détruit sa vie »... D'autant plus malmenées lorsqu'elles mettent en cause une personnalité connue et admirée, les victimes de violences sexuelles risquent fort d'entendre un jour ou l'autre ces phrases qui les détruisent un peu plus.

LE POUVOIR DE LA NOTORIÉTÉ

Première femme à avoir porté plainte pour viol contre le journaliste Patrick Poivre d'Arvor en 2021, l'autrice Florence Porcel connaît bien le flot de soupçons, d'insultes et même de menaces de mort ou de viol qui se déverse sur les victimes lorsqu'elles osent briser le silence. Dans *Parler ou*

se taire, ce qu'il en coûte de s'attaquer à des hommes puissants (Hugo Doc, à paraître le 9 septembre), elle donne la parole à quatorze autres plaignantes emblématiques des affaires MeToo françaises, et revient sur chacune de ces accusations infondées qui visent à culpabiliser et à décrédibiliser celles qui dénoncent.

« Il existe une défiance de principe pour ces inconnues qui osent dire des horreurs sur une personne qu'on aime depuis des décennies pour sa musique, ses livres, ses films... et dont on a l'impression qu'elle fait un peu partie de la famille, explique-t-elle. Dix ans après MeToo, ce sont toujours les mêmes poncifs qui reviennent et qui ne sont basés sur aucun fait ni aucune statistique. Il est impossible de trouver quelqu'un qui soit devenu riche et célèbre après une dénonciation. On n'est pas dans le système américain, où les avocats peuvent négocier des arrangements financiers pour empêcher la tenue d'un procès. »

Autrefois animatrice de salons et de conférences de vulgarisation scientifique, Florence Porcel a bien du mal à décrocher des contrats depuis que son nom est accolé à une affaire de violence sexuelle et que les agences redoutent d'y associer le leur. « C'est comme si j'étais devenue radioactive, raconte-t-elle. Depuis cinq ans, je cumule les

petits boulots et en septembre je toucherai le RSA. Les seules vies que nous détruisons en parlant, ce sont les nôtres : nous y perdons des amis, de la famille, de la santé mentale et physique, et, pour beaucoup d'entre nous, notre carrière. Les mis en cause, eux, continuent souvent la leur : Gérard Depardieu par exemple était en tournage au Portugal lorsque sa condamnation est tombée en mai 2025. »

LA PAROLE MISE EN DOUTE

Violé par quatre hommes différents dans son enfance, le journaliste Frédéric Pommier, qui vient de publier *Derrière les arbres* (Flammarion, 2026), raconte lui aussi les réactions parfois incroyables et maladroites de ceux à qui il a livré son histoire. « Certains ne comprennent pas comment on peut avoir oublié puis se souvenir, d'autres s'étonnent de la répétition des faits alors que l'on sait, les études le montrent, qu'une personne abusée a bien plus de risques qu'une autre de l'être de nouveau. Il y a aussi des gens qui considèrent que je devrais peut-être passer à autre chose car ce que j'ai subi ne m'a pas empêché de mener ma vie, d'avoir des enfants et une carrière à la radio, confie-t-il. C'est parfois compliqué de faire comprendre à quel point on reste envahi par ●●●

“22 % des Français estiment toujours qu’il ne s’agit pas d’un viol si la victime ne crie pas et ne se débat pas”

• MURIEL SALMONA,
PRÉSIDENTE DE L’ASSOCIATION
MÉMOIRE TRAUMATIQUE
ET VICTIMOLOGIE •

●●● ces traumatismes tant qu’on n’a pas trouvé à quel endroit les ranger pour les rendre supportables. » Ces remarques sont d’autant plus déstabilisantes qu’il faut souvent des dizaines d’années pour reconstituer les morceaux du puzzle et être enfin sûr de ce qu’on avance. « Cela fait quinze ans que j’ai commencé à raconter ce qui m’est arrivé à mon entourage, mais cela m’a pris beaucoup de temps pour retrouver des souvenirs précis des agressions et identifier les personnes qui m’ont fait du mal », poursuit Frédéric Pommier.

LA PERSISTANCE DES STEREOTYPES SEXISTES

Raconter son histoire suppose aussi d’explicitier certains processus psychologiques : l’amnésie traumatique, la sidération, qui empêche de réagir, ou encore la dissociation, ce mécanisme de protection psychique qui donne l’impression de devenir spectateur de soi-même. « C’est un peu comme si on prenait en charge l’éducation des autres aux symptômes liés aux traumatismes, reconnaît le journaliste. Mais j’ai reçu surtout énormément de soutien et de remerciements, des milliers de messages de lecteurs bouleversés par mon livre, dont certains m’écrivent qu’ils ont enfin osé parler de leur histoire à leurs proches ou même trouvé la force d’al-

ler porter plainte contre leur agresseur. La parole libère la parole, je le constate tous les jours, et à l’inverse de ce que vivent beaucoup de femmes qui s’expriment sur le sujet, je n’ai reçu aucun message volontairement

désobligeant, comme s’il y avait un postulat de crédibilité lorsque c’est un homme qui parle... »

Régulièrement traitées de menteuses, les femmes, elles, voient leur parole bien plus souvent remise en cause. « Selon une de nos enquêtes¹, 37 % des Français pensent qu’il est fréquent d’accuser une personne de viol par déception amoureuse ou pour se venger, et 52 % chez les 18-25 ans, s’indigne la psychiatre Muriel Salmona, présidente de l’association Mémoire traumatique et victimologie et autrice de *Enrayer la fabrique des agresseurs sexuels* (Dunod, 2025). Pourtant, les chiffres prouvent qu’il n’existe que 2 à 6 % de fausses allégations (souvent une erreur sur l’auteur des faits...), mais les stéréotypes sexistes sont encore très présents, avec une certaine “culture du viol”, qui met le focus sur la victime – cette dernière serait à l’origine de l’agression ou exagère – bien plus que sur l’agresseur ».

Fragilisées par les conséquences psychologiques du trauma – troubles anxieux, conduites à risque, consommation de drogues, difficultés à s’y

retrouver dans la chronologie –, certaines victimes deviennent aussi plus faciles à décrédibiliser. « Il faudrait décrypter ces symptômes comme autant de preuves médico-légales du traumatisme, alors qu’ils sont au contraire reprochés aux victimes et retournés contre elles pour leur demander des comptes, déplore Muriel Salmona. Aujourd’hui, il y a encore un véritable déni, une dissonance cognitive flagrante : tout le monde a entendu parler de la sidération, et pourtant, 22 % des Français estiment toujours qu’il ne s’agit pas d’un viol si la victime ne crie pas et ne se débat pas. »

LA FAMILLE ÉCLATÉE

Parler, c’est « casser l’ambiance », amener le drame au sein de sa famille, parfois même la faire exploser, surtout lorsque les violences ont été commises en son sein. Victime d’inceste de la part de son père entre 5 et 11 ans, la comédienne Vahina Giocante, autrice de *À corps ouvert* (Robert Laffont, 2024), raconte comment ses frères et sœurs plus jeunes l’ont rejetée lorsqu’elle a porté plainte contre leur père, alors qu’elle cherchait ainsi à les protéger. « C’est souvent la victime qui se retrouve exclue, car il y a un désir très fort de continuer à faire famille malgré tout. Certaines racontent même qu’on les invite à Noël avec l’oncle ou le cousin qui les a agressées, rapporte Emmanuelle Guindon, psychologue à l’association nantaise Eva², qui accompagne les victimes d’inceste et de violences sexuelles. Lorsqu’un inceste se produit dans

les fratries, c'est aussi très compliqué pour les parents, qui cherchent malgré tout à rester présents pour leurs deux enfants. »

Beaucoup en veulent aussi à leur mère, dont moins d'une sur dix prendrait la défense de son enfant en cas d'inceste³. « Les difficultés que je rencontre pour rendre ma vie supportable, je les dois pour moitié aux viols que j'ai subis et pour moitié à l'incapacité de ma mère à mettre le viol à sa juste place », analyse ainsi Romain Lemire, auteur de *Clément* (Le Cherche-Midi, 2026), qui a beaucoup souffert du silence de la sienne après la révélation des viols commis par son père incestueux sur ses deux frères et lui. « On parle toujours de libérer la parole, mais il faudrait vraiment insister sur la libération de l'écoute, estime-t-il. Une parole qui est délivrée mais qui n'est pas entendue, c'est vraiment l'enfer⁴. »

Si les mères se taisent devant l'impensable, c'est parfois par peur du scandale, par soumission à l'autorité masculine et à la société patriarcale dans laquelle elles ont grandi, ou bien parce qu'elles ont, elles aussi, connu l'inceste dans l'enfance, directement ou bien dans leur famille proche. « Une personne victime ne sera pas forcément soutenante : si elle ne s'est pas sentie reconnue comme telle et a dû se débrouiller seule, elle ne sera pas en mesure d'accueillir une histoire similaire, même s'il s'agit de son propre enfant, car cela réactive chez elle des traumatismes trop insupportables », analyse Emmanuelle Guindon.

SORTIR DE L'EMPRISE PAR LES MOTS

Partager ce qu'on a subi peut-il parfois réactiver ou même alourdir le traumatisme ? « On sait que les procédures judiciaires peuvent augmenter les traumatismes et les risques suicidaires, avec ce qu'on appelle la "victimisation secondaire", mais les victimes sont tout de même plus de 60 % à dire qu'elles recommenceraient car, malgré les défaillances de la justice, elles ont besoin de faire éclater la vérité », assure Muriel

Salmona. Florence Porcel, pour sa part, évoque aussi ce qu'elle appelle la « victimisation tertiaire », avec le traitement médiatique parfois à charge de certaines affaires. « Pourtant, peu de victimes regrettent d'être sorties du silence, cela leur permet aussi de reprendre la main sur leur histoire, de sortir de l'emprise, de se sentir moins

seules aussi avec leur traumatisme », poursuit-elle. Dans *Les Hommes de la rue du Bac* (JC Lattès, 2026), le journaliste Willy Le Devin raconte ainsi comment plusieurs victimes se retrouvent régulièrement au café Les Éditeurs, à Paris, fief autrefois de leurs pères incestueux, pour se soutenir dans cette libération de la

parole et mieux faire entendre leur voix. Toutes les victimes le disent : elles sortent du silence pour elles-mêmes (bien que les faits soient souvent prescrits) mais aussi pour les autres, pour encourager ceux qui n'osent pas, pour rendre justice à ceux qui en sont morts, pour dire la vérité sur leurs agresseurs et éviter qu'ils ne s'en prennent à d'autres... « Les victimes portent ce poids-là de devoir s'exposer pour qu'il n'y en ait pas d'autres, mais elles n'ont pas à faire ce travail seules car les consé-

quences sont bien trop lourdes pour leur santé, plaide Muriel Salmona. Il faut aller vers elles, organiser des dépistages réguliers chez le médecin ou dans les écoles pour les aider à parler plus tôt et mieux les soigner. Elles qui ont été abîmées, objectifiées par des actes dégradants, ce serait aussi une manière de leur envoyer un message fort, de

leur dire qu'on se préoccupe d'elles et qu'elles ont de la valeur ». ●

“Peu de victimes regrettent d'être sorties du silence, cela leur permet de reprendre la main sur leur histoire”

• FLORENCE PORCEL, AUTRICE ET ANIMATRICE AYANT PORTÉ PLAINTÉ POUR VIOL CONTRE PATRICK POIVRE D'ARVOR •

1. « Représentations des Français sur le viol » vague 3, Mémoire traumatique et victimologie/Ipsos, 2022.

2. Le site de l'association : assoeva-inceste.fr.

3. D'après Hélène Romano, dans *Inceste, quand les mères se taisent...* (avec Karine Dusfour, Larousse, 2023).

4. Dans l'émission *Quelle époque !* du 9 mai 2026 diffusée sur France 2.